

jour d'hui qu'il devait avant tout réclamer son grade et ses épaulettes, et il a donné dans le panneau. Il ira donc à Paris. Peut-être y trouvera-t-il quelques culottes de peau de sa connaissance ; dans tous les cas, il rentrera au service. Les occupations de son état feront une diversion puissante ; il ne songera plus à Clémentine, que j'aurai mise en sûreté. C'est à nous de lui fournir les moyens de courir le monde ; mais tous les sacrifices d'argent ne sont rien auprès de ce bonheur que je veux sauver."

Mme Renault, femme d'ordre, blâmait un peu la générosité de son fils.

"Le colonel est un ingrat, disait-elle. On a déjà trop fait en lui rendant la vie. Qu'il se débrouille maintenant !

— Non, dit le père. Nous n'avons pas le droit de le renvoyer tout nu. Bienfait oblige."

Cette délibération qui avait duré cinq bons quarts d'heure fut interrompue par un fracas épouvantable. On eût dit que la maison croulait.

"C'est encore lui ! s'écria Léon. Sans doute un accès de folie furieuse !"

Il courut, suivi de ses parents, et monta les escaliers quatre à quatre. Une chandelle brûlait au seuil de la chambre. Léon la prit et poussa la porte entr'ouverte.

Faut-il vous l'avouer ? l'espérance et la joie lui parlaient plus haut que la crainte. Il se croyait déjà débarrassé du colonel. Mais le spectacle qui s'offrit à ses yeux détourna brusquement le cours de ses idées, et cet amoureux inconsolable se mit à rire comme un fou. Un bruit de coups de pied, de coups de poing et de soufflets ; un groupe informe roulant sur le parquet dans les convulsions d'une lutte désespérée ; voilà tout ce qu'il put voir et entendre au premier abord. Bientôt Fougas, éclairé par la leur rougeâtre de la chandelle, s'aperçut qu'il lutait avec Gothon comme Jacob avec l'ange, et rentra confus et piteux dans son lit.

Le colonel s'était endormi sur l'histoire de Napoléon sans éteindre sa bougie. Gothon, après avoir terminé son service, aperçut de la lumière sous la porte. Elle se souvint de ce pauvre Baptiste qui gémissait peut-être en purgatoire pour s'être laissé tomber du haut d'un toit. Espérant que Fougas pourrait lui donner des nouvelles de son amoureux, elle frappa plusieurs fois, d'abord doucement, puis beaucoup plus fort. Le silence du colonel et la bougie allumée firent comprendre à la servante qu'il y avait péril en la demeure. Le feu pouvait gagner les rideaux et de là toute la maison. Elle déposa donc sa chandelle, ouvrit la porte, et vint à pas de loup éteindre la bougie. Mais soit que les yeux du dormeur eussent perçu vaguement le passage d'une ombre, soit que Gothon, grosse personne mal équilibrée, eût fait craquer une feuille du parquet, Fougas s'éveilla à demi, entendit le frolement d'une robe, rêva quelqu'une de ces aventures qui animaient la vie de garnison sous le premier empire, et étendit les bras à l'aveuglette en appelant Clémentine ! Gothon, prise aux cheveux et au corsage, riposta par un soufflet si masculin que l'ennemi se crut attaqué par un homme. De représailles en représailles, on avait fini par s'éteindre et rouler sur le parquet.

Qui fut honteux ? ce fut maître Fougas. Gothon s'alla coucher, passablement meurtrie ; la famille Renault parla raison au colonel et en obtint à peu près tout ce qu'elle voulut. Il promit de partir le lendemain, accepta à titre de prêt la somme qui lui fut offerte, et jura de ne point revenir qu'il n'eût récupéré ses épaulettes et encaissé l'héritage de Dantzig.

"Alors, dit-il, j'épouserai Clémentine."

Sur ce point-là, il était superflu de discuter avec lui : c'était une idée fixe.

Tout le monde dormit solidement dans la maison Renault : les maîtres du logis, parce qu'ils avaient passé trois nuits blanches ; Fougas et Gothon, parce qu'ils s'étaient roués de coups, et le jeune Célestin parce qu'il avait bu le fond de tous les verres.

Le lendemain matin, M. Rollon vint savoir si Fougas serait en état de déjeuner chez lui ; il craignait tant soit peu de le

trouver sous une douche. Point du tout ! L'insensé de la veille était sage comme une image et frais comme un bouton de rose. Il se faisait la barbe avec les rasoirs de Léon et fredonnait une ariette de Nicolo. Il fut charmant avec ses hôtes et promit à Gothon de lui faire une rente sur la succession de M. Meiser.

Dès qu'il fut parti pour le déjeuner, Léon courut chez sa fiancée.

"Tout va mieux, dit-il. Le colonel est beaucoup plus raisonnable. Il a promis de partir aujourd'hui même pour Paris ; nous pourrions donc nous marier demain."

Mlle Virginie Sambucco loua fort ce plan de conduite, non-seulement parce qu'elle avait fait de grands apprêts pour les noces, mais surtout parce qu'un mariage différé eût été la fable de toute la ville. Déjà les lettres de part étaient à la poste, le maire averti, la chapelle de la Vierge retenue à la paroisse. Décommander tout cela pour le caprice d'un revenant et d'un fou, c'était offenser l'usage, la raison et le ciel lui-même.

Clémentine ne répondit guère que par des larmes. Elle ne pouvait être heureuse, à moins d'épouser Léon, mais elle aimait mieux mourir, disait-elle, que de donner sa main sans la permission de M. Fougas. Elle promit de l'implorer à deux genoux s'il le fallait et de lui arracher son consentement.

"Mais s'il refuse ? Et c'est trop vraisemblable !

— Je le supplierai de nouveau jusqu'à ce qu'il dise oui."

Tout le monde se réunit pour lui prouver qu'elle était folle ; sa tante, Léon, M. et Mme Renault, M. Martout, M. Bonnavet et tous les amis des deux familles. Elle se soumit enfin, mais presque au même instant la porte s'ouvrit et M. Audret se précipita dans le salon en disant :

"Eh bien ! voilà du nouveau ! Le colonel Fougas qui se bat demain avec M. du Marnet !"

La jeune fille tomba comme foudroyée entre les mains de Léon Renault.

"C'est Dieu qui me punit, s'écria-t-elle. Et le châtiment de mon impiété ne s'est pas fait attendre ! Me forcerez-vous encore à vous obéir ? Me trainera-t-on à l'autel malgré moi, à l'heure même où il exposera sa vie ?"

Personne n'osa plus insister en la voyant dans un état si pitoyable. Mais Léon fit des vœux sincères pour que la victoire restât au colonel de cuirassiers. Il eut tort, j'en conviens, mais quel amant serait assez vertueux pour lui jeter la pierre !

Voici comment le beau Fougas avait employé sa journée. A dix heures du matin, les deux plus jeunes capitaines du 23^e vinrent le prendre en cérémonie pour le conduire à la maison du colonel. M. Rollon habitait un petit palais de l'époque impériale. Une plaque de marbre, incrustée au-dessus de la porte cochère, portait encore les mots : *Ministère des finances*. Souvenir du temps glorieux où la cour de Napoléon suivait le maître à Fontainebleau !

Le colonel Rollon, le lieutenant-colonel, le gros major, les trois chefs de bataillon, le chirurgien-major, et dix à douze officiers attendaient en plein air l'arrivée de l'illustre revenant. Le drapeau était debout au milieu de la cour, sous la garde du porte-enseigne et d'un peloton de sous-officiers choisis pour cet honneur. La musique du régiment occupait le fond du tableau, à l'entrée du jardin. Huit faisceaux d'armes, improvisés le matin même par les armuriers du corps, embellissaient les murs et les grilles. Une compagnie de grenadiers, l'arme au pied, attendait.

À l'entrée de Fougas, la musique joua le fameux : *Partant pour la Syrie* ; les grenadiers présentèrent les armes ; les tambours battirent aux champs ; les sous-officiers et les soldats crièrent : "Vive le colonel Fougas ! les officiers se portèrent en masse vers le doyen de leur régiment. Tout cela n'était ni régulier, ni disciplinaire ; mais il faut bien passer quelque chose à de braves soldats qui retrouvent un ancêtre. C'était pour eux comme une petite débauche de gloire.

Le héros de la fête serra la main du colonel et des officiers avec autant d'effusion que s'il avait retrouvé de vieux cama-